

L'association Cun Ulmer Grün

L'association Cun Ulmer Grün fut créée en octobre 2000 par un tailleur de pierres, Jacques Bruderer, amoureux du château du Schoeneck. Il rassembla, dans un premier temps, une équipe d'amis bénévoles. L'équipe s'étoffait par la suite de tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, Ils ont un brevet de compagnons, ou sont tout simplement amoureux de vieilles pierres. L'association regroupe actuellement une vingtaine de personnes actives sur le terrain.

L'association Cun Ulmer Grün a pour objectif principal la sauvegarde et la remise en valeur du château de Schoeneck (XII^{ème} – XVII^{ème} siècle), situé sur la commune de Dambach-Neunhoffen.

Photo : Etienne Pommois



L'expéridrome met l'accent sur la préhistoire et en particulier le Néolithique. C'est un lieu d'expérimentation à but pédagogique.

Elle participe à d'autres chantiers tels que :

- la restauration du toit d'une vieille demeure du XVI^e siècle à Eichhoffen.
- la construction d'une maison néolithique à Niederbronn-les-Bains.

Cette reconstitution d'une maison néolithique "l'expéridrome" est le point de départ du sentier d'interprétation paléo-environnemental créé sous l'égide de Pascal Prévost Bouré conservateur de la Maison de l'Archéologie et de Jean-Claude Gérold

Photo : Raymond Fischer



Château de Schoeneck en octobre 2007. Quelques membres de l'association effectuant un travail de jointage sur le rempart de la basse-cour Est.

médiateur du patrimoine. Ce sentier, inauguré en 2006, long de 8 Km et comprenant 16 stations, a été réalisé dans le cadre d'une coopération transfrontalière avec le musée de Herxheim dans le Palatinat.

Les interventions sur les différents sites s'effectuent tous les week-ends et durant les vacances d'été et d'hiver. Au Schoeneck la remise en valeur s'effectue sur plusieurs plans :

- travaux de débroussaillage et d'aménagements paysagers,
- travaux de maçonnerie (tours, voûtes, remparts, portes...),
- fouilles archéologiques,
- constitution d'une base de données (archives, photos, rapports de fouilles, site internet).

Photo : Etienne Pommois



Gros bastion côté ouest du château du Schoeneck.

Au Schoeneck les travaux sont considérables ; beaucoup ont déjà été réalisés mais beaucoup restent à faire, en témoignent les deux photos ci-dessous prises l'une en 2004 et l'autre en 2008, qui montrent la dégradation et les risques d'éboulement si rien n'est entrepris prochainement. Le chaînage à l'angle du mur existait encore en 1980.

Dans notre prochain annuaire nous réserverons une place pour un dossier complet sur les travaux réalisés au Schoeneck ainsi que sur les projets.

L'association Cun Ulmer Grün mérite notre admiration et nos encouragements. Vous pouvez obtenir d'autres informations sur leur site internet : « <http://chateau.schoeneck.free.fr> » et si vous désirez participer à leurs activités, vous pouvez prendre contact à l'adresse suivante :

Président: Bruderer Jacques
Maison forestière du Kobrett
57230 Sturzelbronn

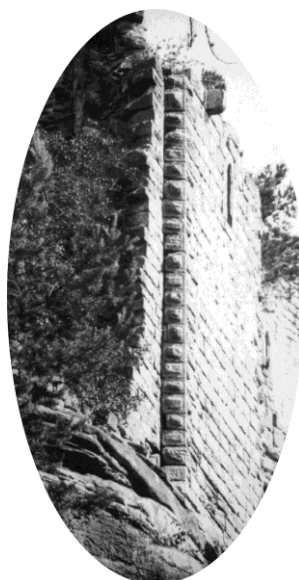


Photo : Ass. Cun Ulmer Grün

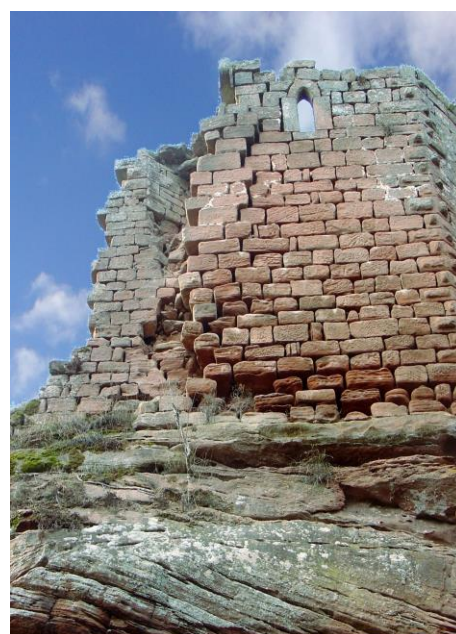
Un week-end au Schoeneck en Avril 2007. Déblaiement au pied du rempart Est pour faire une zone de stockage



Etat du mur en 2004

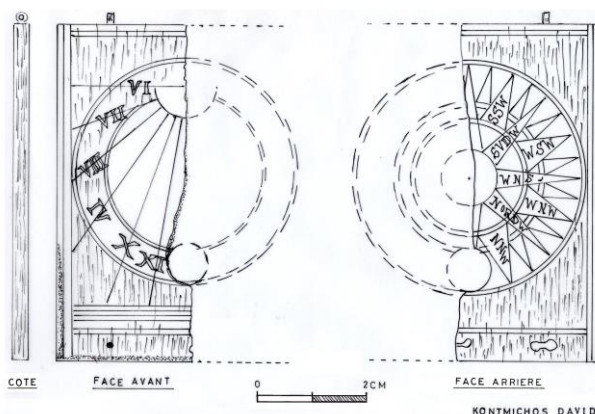


Le chaînage d'angle existait encore en 1980



le même mur en 2008

Le Schoeneck : mur du logis sur le rocher Nord de l'extrémité Sud. La chaîne d'angle est tombée au milieu des années 1980.



*Fragment de cadran solaire gravé sur une plaque osseuse.
Daté du XVIII^e siècle – Trouaille de surface.*

Le Schoeneck sera l'objet, à partir de 2008, de l'ouverture d'un vaste projet de fouilles dont la programmation va s'échelonner sur 3 ans. Ces fouilles s'effectueront sous la responsabilité de Pascal Prévost Bouré avec le soutien logistique de l'association afin de coordonner les recherches archéologiques avec la programmation des restaurations à venir.

Etienne POMMOIS

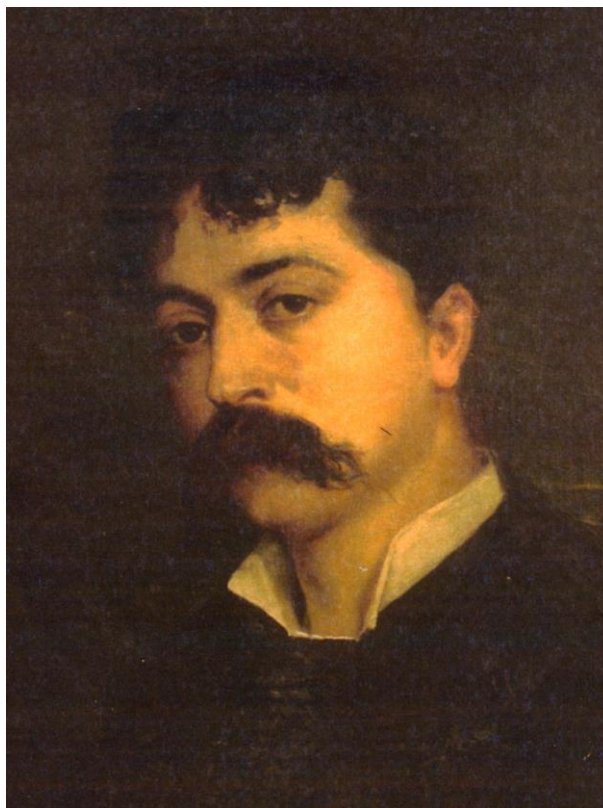
Le tableau de Théodore LEVIGNE

« La charge des cuirassiers de Reichshoffen »

Une acquisition de la municipalité de Reichshoffen

Une opportunité, la vente d'une œuvre d'art

Le mardi 23 octobre 2007 était annoncée à Lyon une vente aux enchères par l'étude Bremens – Belleville. Le commissaire-priseur proposait deux huiles sur toiles de Théodore Levigne (1848 - 1912) : « La charge des cuirassiers de Reichshoffen », 234 x 482 & « La défense des remparts de Belfort » 214 x 460, toiles restaurées en 2003 – 2004 (accidents) par Cécile de Boccard. L'estimation était de 15 000 €. Elles avaient été réalisées fin XIX^e siècle pour le Café de la Patrie à Lyon. Il n'y eut pas de surenchère et la seconde se vendit de gré à gré à la ville de Belfort. Trois jours plus tard, la délégation régionale de la Fondation du Patrimoine entra en contact avec la ville de Reichshoffen pour l'informer de l'existence du tableau. Décision fut prise d'acquérir l'œuvre et des tractations entamées. Le nouveau propriétaire accepta de la céder, comme celle pour Belfort au prix de 5 000 €. Elle est arrivée à l'hôtel de ville de Reichshoffen, lundi 14 janvier 2008.



Autoportrait de Théodore Levigne

Le peintre Théodore Levigne

Né le 17 novembre 1848 à Noirétable (Loire), Théodore est le deuxième enfant d'une famille de quatre garçons. A 6 ans, il reproduit les vitraux de l'église qu'il fréquentait pour les leçons de catéchisme. Ceci sensibilise son entourage à un talent caché. Ses parents déménageant à Lyon, il a l'occasion d'entrer chez Jean-Pierre LAYS, un peintre de fleurs qui lui prodigue les premiers conseils et corrige ses essais. En 1858, la visite du musée Saint-Pierre décide de son orientation professionnelle. Deux ans plus tard, il est admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et termine son année avec une médaille d'argent. Après Michel Genod, puis Achille Chainé, il est l'élève du professeur Joseph Guichard. Sa scolarité se termine avec la plus haute distinction en peinture de figure et un 2^e prix en composition historique. Il participe à des expositions, salué par les critiques, ce qui lui vaudra l'attribution d'une bourse de 1500 francs (somme énorme) par la ville de Lyon pour poursuivre des études artistiques à Paris. Il expose

au palais des Champs-Élysées. A 19 ans il entreprend la décoration de la chapelle des Jésuites d'Avignon, soit 112 saints réalisés grandeur nature en trois mois. L'argent gagné lui permet d'entreprendre le voyage d'Italie. Il se perfectionne dans la technique de la fresque, la peinture des draperies et des soieries. De retour en France, il expose à Lyon en 1868.

En 1870, c'est la guerre franco-allemande. Il vend ses affaires et s'engage dans une compagnie de francs-tireurs. Il vient en Alsace. Mais le 2 août, soit 4 jours avant la célèbre bataille, il est blessé à Cernay par le ricochet d'une pierre projetée par un obus. Immobilisé 15 jours et ne pouvant rejoindre sa compagnie, il retourne chez sa mère à Lyon et s'engage comme volontaire dans la 1^{ère} légion du Rhône. Durant la campagne il dessine tout ce qu'il a devant ses yeux. A Chateauneuf, il croque la batterie prussienne faisant feu sur les légionnaires. A Nuits, il a la main gauche transpercée par une balle. A la fin de la guerre il rejoint sa mère.

Pendant trois mois, sa blessure exige de tels pansements qu'il ne peut pas utiliser sa main gauche ; c'est la palette attachée au bras qu'il continue son ouvrage, produisant à une cadence accélérée, mu par un besoin intérieur. En 1872, il expose le tableau « Combat de Nuits » acheté par la ville de Lyon. La même année, son frère aîné, Benoît décède d'une maladie contractée au siège de Neuf- Brisach et aggravée par quelques mois de captivité. Après un premier contact « douloureux », vécu dans sa chair, un deuxième épisode encore plus tragique le lie à la funeste guerre de 1870 et, par deux fois, les faits se localisent en Alsace.

A plusieurs reprises, il fut amené à réaliser des œuvres dans des lieux publics : à la Brasserie Charroin, trois immenses panneaux ; à Balme-les-Grottes, Isère, une fresque dans une grotte ; à l'Estaminet des Beaux Arts de Lyon, quatre allégories des arts ; au Café Favre, deux panneaux et au Café de la Patrie, 58, avenue de Saxe à Lyon, deux toiles de scènes de bataille, très sombres, peut-être pour montrer la tristesse de la défaite française contre les armées allemandes. « La bataille de Reichshoffen » se trouvait en entrant à gauche, « La défense des remparts de Belfort », au-dessus du comptoir. Encore en 1906, il réalise une toile au plafond d'une brasserie, retrouvée en 1996, restaurée et toujours visible au Damier des Brotteaux à Lyon.

Hospitalisé au mois d'octobre, sur intervention de son frère et de sa nièce, il meurt le 11 novembre 1912 d'une crise d'urémie. Les funérailles eurent lieu le lendemain au cimetière de la Guillotière à Lyon. Un comité d'amis et artistes fut constitué sous la présidence d'honneur d'Edouard Herriot, maire de Lyon. Le corps est exhumé en 1913 pour Saint-Romain-au-Mont-d'Or et le monument inauguré en avril 1914. On était à quelques mois de la 1^{ère} guerre mondiale.

Le contexte de ces toiles

L'armée française, battue le 6 août 1870, se retire au-delà des Vosges, abandonnant l'Alsace qui est envahie, malgré la résistance de Strasbourg bombardée par les Bavares et surtout celle de Belfort invaincue, ce qui vaudra à cette dernière de rester française en détachant son Territoire du

département du Haut Rhin. L'incompétence militaire avec la capitulation de Sedan, et l'abdication de Napoléon III dessinent un cadre territorial, amputé de deux provinces et un nouveau régime politique, la III^e République.

Les différentes armées allemandes encerclent Paris, leurs souverains investissent Versailles et, dès janvier 1871, créent dans le décor de la Galerie des Glaces, le II^e empire allemand en proclamant le roi de Prusse comme souverain. Le chancelier Bismarck a atteint son but, fédérer les Etats allemands dans une guerre contre un ennemi commun. La maladresse diplomatique française a pleinement abondé dans ce sens. Ceci est officialisé par le traité de Francfort. Le territoire national est occupé pour assurer le paiement d'une indemnité de guerre. Son versement effectué et le pays libéré des armées d'occupation, il reste à la mère patrie à récupérer les deux provinces orphelines d'Alsace-Lorraine. La protestation de Bordeaux par les députés au nom des populations non consultées, celle au Reichstag de Berlin par les nouveaux élus ne changent pas la détermination des responsables allemands. Face à cette situation, la France cultive un climat de revanche.

L'ensemble de la population baigne dans cette ambiance, chacun était revanchard à sa façon : la littérature avec les noms de Coppée, Déroulède (*Poèmes patriotiques*), Daudet (*Les contes du lundi – La dernière classe*), Bruno (*Le tour de France par 2 enfants*) ; les épreuves de certificats d'études (« Pendant la funeste guerre de 1870... », « Quelles conditions nous furent imposées ? » « Que nous enseignent les désastres au point de vue des dépenses militaires ? » en sport « Position du soldat sans arme »). Dans les années 1975, j'avais pu enregistrer une Savoyarde qui se rappelait une chanson de sa Maternelle, donc avant 1914 : « Un maître qui parlait de la France – Avait les larmes dans les yeux – Puisqu'il enseignait l'espérance – Aux orphelins silencieux – La patrouille allemande passe : - Baissez la voix mes chers petits – Parler français n'est plus permis – Aux petits enfants de l'Alsace ». Ceci démontre que dès le plus jeune âge on inculque un sentiment de vengeance envers l'Allemagne. La chanson « C'était un soir bataille à Reichshoffen, il fallait voir les cavaliers charger... » pouvait mieux encore provoquer à tout instant cet éveil de la fibre patriotique.



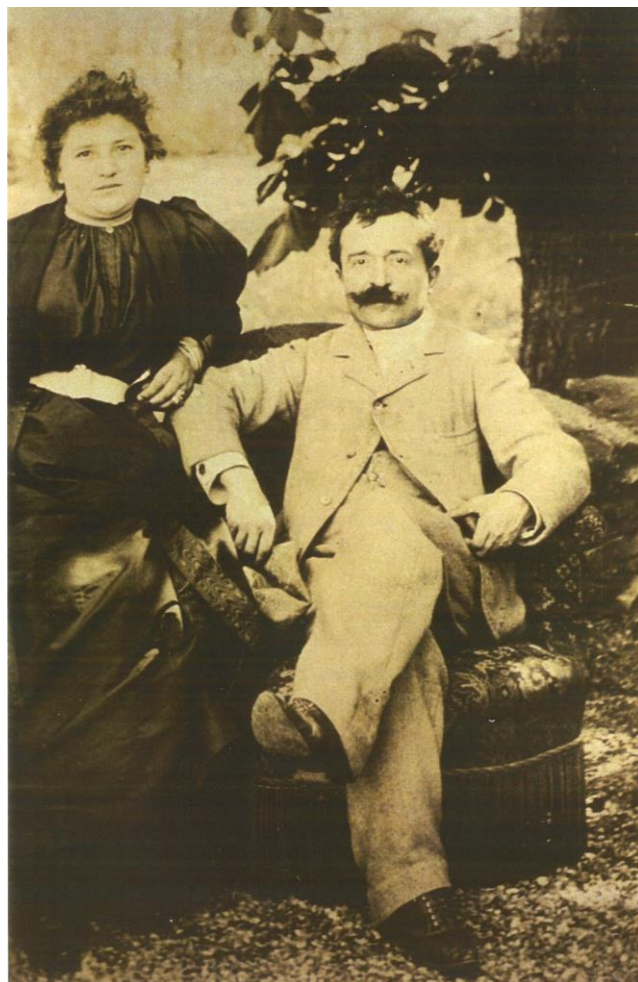
Cette mémoire collective entretenue avait besoin d'images. A Paris, la statue « Strasbourg » était l'objet de dépôt de bouquets. Un tableau d'un épisode militaire ravivait ce courant nationaliste d'autant plus s'il se trouvait dans un lieu public fréquenté par d'anciens soldats, comme c'était le cas au Café de la Patrie à Lyon. L'évènement malheureux était sublimé ; tout l'aspect « défaite » était effacé. Ce qui était une faute militaire devenait un acte de bravoure. Pour mieux prolonger cette démarche nationaliste, la jeune République se garda bien de remettre en cause des choix stratégiques, de laisser entendre que l'Etat-major avait failli. D'ailleurs les cuirassiers, formation d'une autre époque, trouvent leur prolongement dans la nouvelle garde républicaine dont les cavaliers évoquent la ruralité d'une France profonde, non celle qui vécut l'industrialisation avec une mécanisation qui s'étend à l'armée durant la 1^{ère} guerre mondiale.

Montrer ces trois officiers cuirassés, le sabre au clair, lançant la charge des cavaliers, c'est vouloir justifier que la France avait fait le maximum pour empêcher la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais on se place avant le carnage. La scène est dans un espace dégagé ; quelques instants plus tard, l'horizon s'encombre de vignes, de houblonnières qui arrêtent les chevaux dans leur élan. L'absence de cartes du champ de bataille a poussé à cette incurie. Une mauvaise gestion durant l'installation de l'armée française a fortuitement lancé une bataille qu'aucun des adversaires n'avait encore voulue. Dès la discussion au Corps législatif, le comte de Leusse, député de Wissembourg, avait émis de grandes réserves sur la préparation à la guerre. Le ministre, le maréchal Leboeuf, lui répondit « qu'il ne manque pas un bouton de guêtre » Les craintes étaient justifiées comme les évènements le révèlent !

Une œuvre patriotique pour la cité des cuirassiers

L'Allemagne victorieuse et restant présente sur les lieux du drame, un culte du souvenir se développait autour de Woerth, où avait été leur Etat – major : chaque corps d'armée fit son propre monument ; un petit musée s'installa à l'initiative d'un aubergiste. Pour faciliter le déplacement des visiteurs, une voie ferrée relia Woerth à Walbourg. Si la France avait été vainqueur, le musée de la bataille du 6 août serait à Reichshoffen, où se tenait l'Etat-major français (d'où est d'ailleurs parti le télégramme de la défaite.)

La population eut de suite à faire preuve de sentiments francophiles, un trait de caractère qui se prolonge durant les deux conflits mondiaux. En effet, les blessés français étaient soignés dans la commune ; différents lieux servirent d'ambulances pour les opérations. Le futur général Pau est amputé, pris en charge par la famille Robein ; il



*Théodore Levigne
à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.*

offrit aux religieuses une statue de la Vierge fabriquée avec les anneaux des obus (au musée). L'épisode du drapeau caché s'inscrit comme un des premiers actes de résistance. La centaine et demie de morts aux ambulances est réunie dans une tombe commune au cimetière. Au bord du Schwarzbach, près de l'actuel hôtel de ville, la tombe des zouaves est un autre élément de patrimoine. Ce courant local francophile se traduit par des départs suite à la loi d'option de 1871 (L'organiste Bernardin Raugel, père du grand musicologue Félix Raugel) ou pour continuer à travailler aux usines De Dietrich qui ouvraient un nouvel établissement à Lunéville pour ne pas perdre le marché français de la construction ferroviaire. On prit l'habitude dans certaines

familles d'envoyer les jeunes filles à Paris "*uf Paris dene gen*". Une image un peu spéciale, celle du cortège des ouvriers – paysans rentrant de l'usine, habillés dans les tenues militaires récupérées ! Malgré cet ensemble de faits et pour éviter un doublet avec Woerth qui entre temps a investi dans « 1870 », le musée, créé en 1993 à Reichshoffen, fut celui du fer.

D'autres lieux cultivent le souvenir de la bataille du 6 août : Reims, le musée Saint-Rémi dans sa section d'histoire militaire expose le tableau d'Edouard Detaille « La charge des cuirassiers de Reichshoffen » (140 x 200) présenté au salon de 1874. Cette œuvre, considérée comme perdue, a été retrouvée en 1988 à New York et acquise pour 500 000 F grâce à un mécénat ministère de la Culture, Région Champagne-Ardenne, Société des Champagnes Mumm et ville



*La tombe de Théodore Levigne
A Saint Romain au Mont d'Or*

de Reims. L'auteur de ces lignes s'y rendit en juin 1990. Le peintre avait fait une étude préliminaire mais dans laquelle ne figure pas la barricade de charrettes au 1^{er} plan ; cette étude de mêmes dimensions que l'original est la propriété du musée des Beaux Arts de Mulhouse qui l'a mise en dépôt au musée de Woerth.

Les toiles de Théodore Levigne avaient été restaurées grâce à un mécénat de la Délégation Rhône-Alpes de la Fondation du Patrimoine en 2003-2004. Mais en 2007, un changement de propriétaire au Café de la Patrie provoque leur décrochage, la mise en place d'un nouveau décor qui ne permet plus de les intégrer dans l'espace pour lequel elles furent créées. Elles sont mises aux enchères, comme signalé dans un article du Progrès de Lyon du 23 octobre 2007, intitulé « Les toiles de la discorde ». L'émotion provoquée par cette démarche, avait nui à la bonne conclusion des enchères, mais permis de trouver une solution afin que ces toiles monumentales trouvent un nouveau cadre : ce sont les cités de Denfert-Rochereau et des cuirassiers qui les accueillent. A l'hôtel de ville de Reichshoffen, 8 rue des Cuirassiers, il est prévu de l'installer sur le mur Est du hall d'accueil, le seul répondant aux dimensions requises. Le Progrès de Lyon du 13 novembre 2007 titre un article « Une nouvelle vie pour les toiles de Théodore Levigne ».

Devrions-nous encore évoquer que cette transaction eut lieu un an après les réunions d'un petit groupe de personnes chargées d'écrire le scénario d'une pièce de théâtre qui devait devenir « Le passager du temps » (juillet 2007), une fiction, où le personnage principal rencontre un grand peintre venu reconnaître le champ de bataille de 1870 pour pouvoir réaliser un œuvre monumentale destinée à l'exposition universelle de Paris !

Une œuvre d'aussi grande taille ne change pas impunément de lieu. Le démontage, l'exposition en salle des ventes, le transport ont marqué la toile qui doit passer en des mains expertes et recevoir un cadre avant d'être visible du public. Gageons que notre bâtiment public sera fréquenté par des visiteurs qui découvriront enfin à Reichshoffen, l'illustration de la « Charge des Cuirassiers de Reichshoffen ». « Et, pour faire d'un tableau, la peinture achevée »... le paysage urbain devrait résonner de « *C'était un soir, bataille à Reichshoffen...* » En 1984, lors du concert inaugural d'orgue, maître Jean Guillou en avait fait une magistrale improvisation, mêlant le thème local à celui de la Marseillaise.

Pierre-Marie REXER

Avec l'obligeante collaboration de
Jacqueline SAUZE pour la partie biographie.

Lotty Visse une artiste peintre

Photographies : Etienne Pommois

Elle a exposé une partie de ses œuvres en 2006 et en 2007 au musée de Reichshoffen

La Nuit des Musées¹ 2006 était l'occasion de montrer au musée historique et industriel de Reichshoffen une sélection de toiles réalisées par une artiste reichshoffen membre du comité de la Société d'Histoire, aujourd'hui malheureusement peu connue sur le plan local.



Charlotte Sandrin, épouse Visse, née en 1932 à Niederbronn, signe ses œuvres du pseudonyme de Lotty. Elle a été l'élève de Germaine Havé, elle-même élève de Lothaire von Seebach. Lotty a participé, chaque année depuis 1952 et jusqu'en 2006, au salon des Indépendants qui a lieu au Grand Palais à Paris. Elle a exposé dans de nombreux salons à Paris, Bruxelles, Deauville, Strasbourg, Haguenau, Kandel... Elle a été finaliste du Grand Prix à Deauville.

Dans la bibliographie des « *Artistes peintres d'Alsace* » publiée en 1982 par Maître Lotz, elle figure au N° 469 comme une artiste peintre à titre principal jusqu'en 1965 et ensuite comme amateur.

Ses œuvres représentent surtout des natures mortes ou des fleurs, réalisées à l'huile ou à l'aquarelle et à la gouache. On admire les chaudes couleurs de ces humbles objets de tous les jours. Ses assemblages sont vibrants de tonalités pures et d'harmonies chatoyantes.

En 1998 la Fédération Nationale de la Culture Française lui a décerné un diplôme, la reconnaissant « *comme apportant sa contribution au patrimoine artistique de son époque* ». Elle est demandée actuellement par diverses galeries d'art de Paris, telles que les Galeries EVERARTS, MONA-LISA et THUILLIER.



¹ La Nuit des Musées, organisée sur le plan national, a pour but de présenter au public le musée sous un aspect insolite. Pour l'occasion le musée est ouvert gratuitement jusque tard dans la nuit.

Pour la saison 2006, elle avait choisi d'exposer au Musée de Reichshoffen toute une série de tableaux dont le thème était le jardinage. L'exposition était visible à partir du dimanche 21 mai jour de la Nuit des musées où ce jour là une centaine de visiteurs ont pu admirer ses œuvres. Elles sont restées exposées durant toute la saison d'ouverture du musée.

Pour la saison 2007, Lotty Visse a voulu rendre hommage aux ouvriers-artisans. Apicultrice à ses heures, et elle-même issue d'une longue lignée de meuniers, elle a choisi le thème du « Moulin ».

Photo : Coll. Lotty Visse



*La cour du moulin à Niederbronn au début des années 1950.
Il y avait une batteuse. Les paysans apportaient les gerbes de blé
et remportaient la paille pour garnir les étables.*

En 2007 l'exposition intitulée « De l'épi au moulin, de la farine au pain » a été également largement appréciée.



Ses arrière-grands-parents étaient meuniers à la Bremmühl près de Preuchdorf et ses grands-parents, la famille Beck, possédaient le moulin à Niederbronn où Lotty a passé une partie de son enfance.

Photographies : Etienne Pommois



Lors de chaque exposition Lotty nous a confié des objets personnels en relation avec ses tableaux exposés, à sa vie d'artiste ou au thème de l'exposition temporaire qui était, en 2007, « Histoires de boîtes – boîtes à histoires ». Que Lotty Visse nous fasse encore longtemps plaisir avec ses œuvres.

Etienne POMMOIS

Le Tsar Nicolas II et la voiture De Dietrich-Bollée

Le Tsar Nicolas II

La dynastie des Romanov régna sur la Russie de 1613 à 1917. Le dernier empereur ou Tsar Nicolas II (1868-1918) a accédé au pouvoir en 1894. Fils et successeur d'Alexandre III, Nicolaï Alexandrovitch se maria avec la fille du grand-duc de Hesse et de Rhénanie Louis IV et petite fille de la reine d'Angleterre Victoria, la princesse Alice-Victoria-Hélène-Brigitte-Louise-Béatrice, après conversion Alexandra Fiodorovna. La cérémonie du couronnement se déroula le 14 mai 1896 au Kremlin de Moscou. Le sacre eut lieu dans la cathédrale de la Dormition. Lors de sa première visite à Paris en octobre 1896, le jeune empereur fut accueilli avec enthousiasme par le public français ; un million de provinciaux affluèrent à la capitale pour voir le tsar russe. Une seconde visite de Nicolas II en France eut lieu en 1901. La visite en retour du président Loubet suivit en 1902. On peut dire qu'au début du XX^e siècle les voyages des chefs d'Etat devirent presque réguliers. Nicolas II, son épouse Alexandra et les cinq enfants Olga, Tatiana, Maria, Anastasia et Alexei furent tués à Ekaterinbourg dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918.

Photo : Archives De Dietrich



La voiture « De Dietrich – Bollée » en cours de restauration au Lycée professionnel De Dietrich, sous la direction de Patrick Garnier avec la collaboration des élèves.

La voiture du tsar

D'après les archives De Dietrich, il resterait une demi-douzaine de voitures système Bollée au monde. L'Association De Dietrich en possède deux, une bleue et une jaune. La bleue, restaurée en Angleterre exposée au château de Reichshoffen jusqu'en décembre 2007 est actuellement à Hong-Kong pour la durée d'une exposition de 6 mois.

La jaune, dont la restauration a été réalisée sous la direction de Patrick Garnier avec la collaboration de l'Ecole De Dietrich est exposée au Musée National de l'Automobile de Mulhouse. Cette dernière, représentée dans la monographie de « Reichshoffen Nehwiller », a les caractéristiques suivantes : Type N° 1, châssis N° 1193, moteur N° 233 et numéro minéralogique 8824 RQ 4. D'une puissance de 8 CV, elle a deux cylindres horizontaux et possède déjà une direction à crémaillère.



La voiture « De Dietrich – Bollée » ou voiture jaune dite du Tsar avant sa restauration.

Photo : Archives De Dietrich

Comment est-elle entrée en possession du tsar ? Jean Claude Streicher, dans son article « Les De Dietrich constructeurs automobiles » publié dans la revue « L'outre-Forêt » N° 93 de 1996 nous fournit page 16 l'extrait suivant : « *La présence du tsar de toutes les Russies aux manœuvres militaires de Compiègne est mise à profit pour lui offrir une berline De Dietrich 30 HP de 30 chevaux. Mais le souverain, encore peu familier de ce genre de nouveautés, sera finalement monté pendant les derniers jours des exercices par le généralissime Brugère ainsi que le général André, ministre de la guerre. Le tsar se décidera quand même à la conserver. A cette époque, selon « La France Automobile », elles sont alors sept têtes couronnées à être motorisées : le roi des Belges, le roi d'Angleterre, le shah de Perse, l'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, le tsar de Russie ainsi que le roi du Portugal. Tous possèdent une voiture française, sauf l'empereur d'Allemagne, qui a choisi une Mercedes de 35 CV* ». Si le voyage en France de 1901 par le tsar Nicolas II est confirmé, la puissance de la voiture (30 CV) semble erronée.

Comment la voiture jaune est-elle arrivée en France ? Selon Mr Edouard Schloesing, le cousin

de Gilbert de Dietrich, la voiture aurait été offerte par le tsar Nicolas II à l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg lors du départ de celui-ci. Il s'agit de Gustave Louis de Montebello ou Lannes de Montebello, un des maîtres d'œuvre de l'amitié franco-russe. Un article paru dans le « Courrier du Centre » de Limoges du 9 novembre 1923 confirme l'hypothèse énoncée ci-dessus. « *A Bellac, Haute-Vienne existe encore l'automobile que conduisit bien souvent le tsar Nicola II au Palais de Tsarkoïé-Selo. Cette voiture Lorraine-Dietrich système Amédée Bollée de modèle 1897 est actuellement en possession de Mr Jousset mécanicien à Bellac. Elle a appartenu à l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg et fut ensuite achetée par le marquis de Moustiers-Mérinville. C'est la première automobile qui circula à Bellac.* » Sans doute une erreur s'est glissée dans le texte du journaliste puisqu'il mentionne une voiture « Lorraine-Dietrich » alors que la nouvelle raison sociale « Lorraine-Dietrich » a seulement été adoptée par l'usine de Lunéville en 1905.

Bernard ROMBOURG

Photo : Archives De Dietrich



La voiture « De Dietrich – Bollée » ou voiture jaune dite du Tsar après sa restauration.

Elle est exposée actuellement à la Cité de l'Automobile de Mulhouse.

Les photographies proviennent des archives De Dietrich , dossier « Voiture jaune dite du Tsar » et sont prêtées par l'association De Dietrich